

vable de douceur, de gravité, d'intensité, se détache sur la trame musicale que tissent les instruments avec une délicatesse exquise... Sentiments romantiques : amour, clair de lune, rêverie élégiaque... Rien de plus tendre, de plus voluptueux, que cet orchestre aux sonorités estompées d'une suavité ravissante.

Soudain le jazz se déchaîne, âpre, strident, dément : *blues*... Ted Lewis bondit, danse, jongle avec son chapeau, fait le clown. Les trombones ont d'effroyables hoquets, le saxophone coasse, la trompette bouchée s'étrangle en rauques rugissements. Ted Lewis tire d'un hautbois des sons suraigus et déchirants. Une femme nue jaillit de la coulisse, corps athlétique, jambes fuselées. Elle se contorsionne, tordue par le charleston. Un boy s'élançe et fait interminablement la roue parmi l'exaspération grandissante d'une musique démoniaque. Jamais l'hystérie nègre n'a été rendue plus sauvagement que par ces blancs en folie...

Cassure... La voix grave et nuancée module des louanges du sommeil, exhorte les esprits au repos. Le calme descend, suspendu au fil que tisse un violon, en sourdine. Bois et saxophones gazouillent tendrement, le cauchemar se dissipe, le rêve voluptueux reprend...

Henry PRUNIÈRES.

RUGBY, d'ARTHUR HONEGGER, au premier concert de l'Orchestre Symphonique de Paris.

Interviewé l'an dernier par un chroniqueur sportif, Honegger déclara que les impressions que suscitait en lui la vue d'une partie de rugby, trouvaient dans son esprit des équivalences musicales et qu'il concevait fort bien un poème symphonique qui transposerait sur le plan sonore des émotions sportives. Le journaliste ne manqua pas d'annoncer aussitôt qu'Honegger écrivait une œuvre intitulée *Rugby*.

Honegger qui n'y songeait point, s'amusa de cette information, mais peu à peu s'habitua à cette idée ; aussi lorsque l'Orchestre Symphonique de Paris lui fit demander, pour sa séance d'inauguration, ce fameux *Rugby* dont tout le monde parlait, se décida-t-il à l'écrire.

Rugby marque une date. Le Sport entre enfin dans la Musique. Debussy avait bien compris quelle merveilleuse source d'inspiration il pouvait être pour un artiste créateur et qu'il y avait place pour autre chose en ce genre, que pour des marches et défilés d'athlètes. Dans son ballet *Jeux*, il avait su traduire dans le langage des sons, l'impression que nous donne une partie de tennis, avec ses bondissements, ses continuelles détentes, ses rythmes brisés.

Honegger a conçu son rôle exactement de la même manière, mais il se sert d'une technique essentiellement contrapuntique, au lieu de l'écriture subtile, nuancée, impondérable, du maître impressionniste. Les incidents d'une partie de rugby : charges, descentes des trois-quarts, mêlées, échappée d'un joueur, poursuite, se ramènent pour lui à un certain nombre de figures géométriques qui trouvent dans le domaine sonore leur équivalence exacte.

Il n'y a pas dans *Rugby*, la moindre page proprement descriptive, comme il y en avait encore dans l'exorde de *Pacific 231*. L'œuvre est solidement construite, comme un mouvement symphonique. Les impressions visuelles et dynamiques sont transposées en jeux de contrepoint. Les rythmes contrastés, heurtés, coupés, évoquent

à merveille cette impression d'élan brisé et de rebondissement que nous laisse la vue de joueurs de rugby.

L'orchestre est très sobre et met en valeur, dans toute leur pureté, les lignes mélodiques d'une superbe polyphonie. C'est peut-être pour lui laisser toute sa plénitude que l'auteur a renoncé aux artifices de la batterie. Le programme nous apprend que l'œuvre commence et finit en *ré majeur*. J'avoue ne pas m'en être aperçu et je ne jurerais pas qu'Honegger l'ait fait exprès. L'œuvre, dans l'ensemble, laisse à l'oreille une impression moins atonale qu'*Horace vainqueur* ou que *Pacific*. On distingue par instant, des superpositions de thèmes évoluant dans deux tonalités différentes.

Rugby appartient à la même veine que *Pacific*, mais il ne lui ressemble qu'en apparence. *Pacific* exaltait la machine ; ses rythmes avaient quelque chose de mécanique et d'inexorable. Avec *Rugby*, il ne s'agit plus de bielles et de pistons, mais de muscles et d'êtres humains qui luttent et se jouent. L'œuvre donne une impression de force, de santé, d'allégresse juvénile.

J'aime en Honegger cette faculté créatrice si sûre d'elle-même. Aucune hésitation. Il va droit son chemin sans s'inquiéter des caprices de la mode. Ayant toujours pratiqué un style polyphonique puissant et varié, il n'a pas eu à s'en retourner vers Bach ; il ne se croit pas non plus obligé d'écrire des *concertos* beethoviens, scarlattiniens ou régériens, parce que tout le monde en fait ; il préfère n'être pas « à la page » que de composer des romances 1860, agrémentées de fausses notes.

La Musique ne peut se contenter des sources d'inspiration qui suffisaient aux Romantiques. Il ne s'agit pas d'abandonner des thèmes éternels, mais on peut s'étonner de voir les musiciens ignorer la vie moderne, s'inspirer si rarement du spectacle de la machine triomphante et des jeux du stade. Le Sport est en train, pourtant, de devenir comme dans la Grèce antique, une sorte de religion ; puisse-t-il inspirer, de notre temps, de nouveaux et nombreux chefs-d'œuvre. *Jeux* de Debussy et *Rugby* de Honegger, montrent comment de tels sujets peuvent être traités dans les styles les plus opposés et quelles ressources ils offrent à l'imagination créatrice des grands musiciens.

Rugby a été admirablement exécuté, sous la direction d'Ansermet, grand spécialiste de musique moderne, qui avait réussi à mettre parfaitement au point cette œuvre difficile.

Le nouvel orchestre, composé pour les trois quarts de tout jeunes gens, a produit la meilleure impression. Le quatuor, en particulier, est de tout premier ordre. Les solistes sont tous excellents, mais certains pupitres de cuivres laissent encore à désirer. Il n'y a aucun doute que ce nouvel orchestre, répétant cinq jours et jouant deux fois par semaine, doit arriver à un haut degré de perfection. Grâce à lui nous entendrons cet hiver de magnifiques programmes.

Au même concert, Cortot joua et dirigea en même temps le *Concerto brandebourgeois* N° 2 de Bach d'une manière idéale et M. Fourestier fit apprécier sa forte technique de l'orchestre.

Henry PRUNIÈRES.

